

## INTRODUCTION

S'il est un sentiment humain sur lequel les Français sont réputés savoir tout ce qui mérite d'être su, c'est, à n'en pas douter, la jalousie. Ce sentiment, vos écrivains, vos poètes, vos psychologues ne l'ont-ils pas exploré dans toute sa largeur, dans toute sa profondeur<sup>1</sup> ?

Ainsi commence, après les excuses présentées pour oser parler de ce sujet devant un public français, la conférence que le psychanalyste britannique Ernest Jones a donnée en 1929 au « Groupe d'Études philosophiques et scientifiques pour l'examen des tendances nouvelles ». Le texte ne mentionne pas le nom de Proust et il est peu probable que Jones ait lu la *Recherche* (dont les premiers volumes avaient pourtant déjà paru en traduction anglaise à ce moment-là), mais, s'il ne connaissait pas l'œuvre de Proust, ses paroles y trouvent un support plus fort encore que chez les autres auteurs qu'il a pu avoir en esprit. Et Jones de continuer un peu plus bas avec une remarque qui pourrait également servir d'exergue pour le présent ouvrage : « Or, j'ai conçu la haute ambition d'éveiller en vous un nouvel intérêt pour cette matière rebattue » (*loc. cit.*).

Dans le premier volume d'*À la recherche du temps perdu*<sup>2</sup>, *Du côté de chez Swann*, publié en 1913, l'histoire de la jalousie de Swann s'incruste dans les souvenirs d'enfance du narrateur en y occupant un espace quasiment égal à ceux-ci. Le thème de la jalousie s'élabore ensuite dans les volumes qui suivent et son importance pour l'intégralité de la *Recherche* ne doit pas être sous-estimée. Si la critique a bien reconnu les nombreux liens qui attachent cette émotion à pratiquement tous les autres thèmes centraux et à de nombreux moments cruciaux du roman, c'est souvent comme un complément à ceux-ci qu'elle a été traitée.

---

1 Ernest Jones, « Jalousie », *Revue française de psychanalyse*, vol. 3, n° 2, 1929, p. 228.

2 Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol., 1987-1989. Par la suite, toutes les références à la *Recherche* seront faites à cette édition en indiquant le numéro du volume et la page.

L'ensemble d'articles qu'on va lire a sous cette lumière un double objectif : d'une part, il propose de revisiter, à l'occasion du centenaire de sa publication, le volume inaugural de la *Recherche* et la figure de Swann en tant que modèle de l'homme jaloux et père spirituel et prototype de la souffrance jalouse du narrateur, et d'autre part, il s'intéressera aux diverses fonctions de la jalousie en tant que « phénomène-carrefour<sup>1</sup> », donc non seulement comme un motif dans la vie des personnages mais aussi en tant que force organisatrice du récit à ses différents niveaux, de la logique narrative jusqu'à la forme linguistique. L'examen de ce deuxième aspect s'étendra bien au-delà de l'œuvre de Proust et la mettra en perspective grâce à l'analyse comparative ou spécifique du rôle de la jalousie dans la vie et l'œuvre d'autres auteurs, écrivains et cinéastes qui ont été influencés par Proust ou qui ont proposé de la jalousie une image similaire indépendamment de lui ou qui en ont donné une image différente et qui leur est propre.

Bien que les essais de ce volume s'intéressent principalement – mais non pas exclusivement – à l'histoire, aux rôles et aux formes de la jalousie en littérature et au cinéma pendant le siècle qui nous sépare de la parution de *Du côté de chez Swann*, on ne manquera pas de tenir compte de la longue tradition qui la précède et dont Proust s'est naturellement aussi inspiré. L'article de Jennifer Rushworth remontera à la source potentielle de certains aspects de la jalousie proustienne dans l'amour courtois, mais on pourrait aller plus loin encore pour retrouver des racines qui se perdent dans le temps mythologique des dieux grecs, dont la vie et les rivalités sont souvent gouvernées par une jalousie que l'on serait par ailleurs tenté de croire trop humaine. D'innombrables chefs-d'œuvre de l'histoire de la littérature de Sophocle à Shakespeare et à Racine, de Laclos à Austen et à Stendhal ont fait de la jalousie le centre d'intrigues mémorables, mais la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle ont vu un accroissement sensible de l'attention prêtée à cette émotion dans l'œuvre de Dostoïevski, de Tolstoï, de Svevo, d'Henry James, de Musil – et, bien évidemment, de Proust, qui en fait clairement l'usage le plus abondant et celui qui dépasse de la manière la plus évidente une fonction purement narrative ou psychologique.

---

1 L'expression est de Paul-Laurent Assoun, *Leçons psychanalytiques sur la jalousie*, Paris, Economica, 2011.

En 1922, au moment où Proust est en train de mettre les dernières touches au « roman d'Albertine » avant sa mort prématurée, Freud publie son étude la plus approfondie sur la jalousie, intitulée « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». La jalousie, selon Freud, « appartient aux états d'affect que l'on est en droit, tout comme le deuil, de qualifier de normaux<sup>1</sup> ». Au-delà de la catégorie de la jalousie « normale », il en établit néanmoins deux autres types qui manifestent une « jalousie anormalement renforcée », notamment la jalousie « projetée » et la jalousie « délirante » (*ibid.*, p. 273). Il explique le troisième type en particulier par une homosexualité et une tendance à l'infidélité refoulées qui nourrissent une forme de paranoïa. Si cette association directe entre jalousie et homosexualité (refoulée) semble trop facile et peut être critiquée, elle s'applique de manière frappante au cas du narrateur proustien, produit d'une homosexualité que l'auteur « refoule » dans son écriture romanesque mais qui a effectivement une tendance à l'infidélité, refoulée également par le personnage et manifeste seulement dans ses fantasmes, sinon avec des hommes, du moins avec des jeunes filles que son amante soupçonnée d'être homosexuelle pourrait également désirer. En même temps, Freud souligne la complexité de la nature de la jalousie et sa portée réelle, le fait qu'elle dépasse de loin la relation avec un individu donné dans laquelle elle se manifeste, et il montre comment elle s'intègre dans la réalité complexe de la psychologie humaine. Si Freud ne fait dans cette courte étude qu'esquisser, à partir de deux cas brièvement analysés, une théorie des rapports entre les différents types de jalousie d'une part et entre la jalousie délirante, le passé du sujet et la paranoïa d'autre part, Proust aura plus ou moins simultanément élaboré une série de portraits extrêmement riches et raffinés de personnages jaloux, masculins et féminins, (apparemment) hétérosexuels ou homosexuels avoués – Swann, Charlus, Saint-Loup, Gilberte et, bien évidemment, le narrateur lui-même – qui se prêtent à des analyses freudiennes aussi bien qu'à leur dépassement.

Cependant, chez Proust le rôle de la jalousie dans le récit est loin d'être limité à la vie psychique et sociale. En tant qu'un facteur fondamental dans le développement mental du narrateur et dans l'ensemble

---

1 Sigmund Freud « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » [1922], dans *Névrose, psychose et perversion*, trad. D. Guérineau, Paris, PUF, 1973, p. 271.

des quêtes qu'il mène à diverses époques de sa vie – quête de l'amour, du bonheur, de la vérité et de l'art –, elle contribue à son apprentissage artistique. Dans la mesure où la jalousie obsessionnelle pousse le sujet constamment à poser des questions et à chercher des réponses et qu'elle est, comme Freud l'a aussi noté, caractérisée par un surinvestissement, elle est l'archétype même du travail de déchiffrement qui constitue la base de la création artistique selon la conception proustienne. En outre, elle aboutit à un questionnement de la nature de la réalité et de la valeur et de la possibilité même de la vérité et de la certitude. L'expérience et l'analyse de la jalousie paranoïaque dans le cas des autres aussi bien que dans le passé propre au sujet narrateur mènent ainsi à la reconnaissance du fait que la vérité doit être produite plutôt que découverte. Le besoin de produire des vérités et la nature inévitablement subjective de la réalité soulèvent à leur tour la question du rôle de l'imaginaire et des illusions, des mensonges adressés aux autres dans l'effort de (re)-construire une vérité ou répétés à soi-même pour cacher des vérités trop douloureuses. Toutes ces questions épistémologiques et métaphysiques deviendront centrales dans la naissance de l'écriture et dans la théorie littéraire que le narrateur élabore. D'une manière moins directe mais non pas moins significative pour le roman comme œuvre littéraire, ces questions correspondent aussi à celles posées par l'écriture de Proust en tant qu'elle est résultat d'un long processus de recherche visant la forme juste qui doit se réaliser dans la langue et par l'interprétation en tant que recherche de la signification et des significations du texte. On en arrive ainsi de la représentation d'un « simple » état affectif aux bases philosophiques et esthétiques de la *Recherche*, du niveau de l'histoire des personnages, au niveau de la logique du récit manifeste dans le discours narratif, et des questions psychologiques au niveau textuel et linguistique, en suivant des lignes de force croisées qui nous conduisent d'une part de la surface vers les profondeurs du monde proustien et d'autre part du fond du texte à sa surface, de son contenu à sa forme linguistique.

Voilà donc comment cette émotion-pieuvre se mue en « phénomène-carrefour » sous la plume de Proust et sous les yeux de ses lecteurs et critiques. Les articles de ce volume se penchent sur les tentacules par lesquelles cette pieuvre tient d'autres aspects de la vie humaine – l'amour, les relations, la communication (ou son manque) avec l'Autre, la sexualité,

la perception, la volonté, l'amitié – et sur les divers chemins qui se rejoignent dans ce carrefour – la psychologie, la philosophie, l'éthique, l'esthétique, la stylistique et même la linguistique, mais également la sociologie et l'histoire. Il ne s'agit bien sûr pas de prétendre constituer la jalousie en nouveau « métarécit » qui offrirait une explication à tout, mais d'examiner de près le nœud important qu'elle représente dans le rhizome souterrain complexe de l'œuvre proustienne aussi bien que dans d'autres œuvres littéraires et cinématographiques qu'elle a inspirées ou qui en proposent une image différente ou complémentaire. Et tandis que notre objet primordial reste bien la production artistique, on n'oubliera toutefois pas que si la vie du narrateur sert de terrain pour l'élaboration d'une théorie et d'une pratique de l'écriture, la vie de l'auteur reste le point de départ, la première source d'inspiration et d'exploration indispensable de laquelle l'œuvre émergera. On aura donc ici également l'occasion de découvrir quelques détails encore inconnus de la vie de Proust en amant jaloux et de pénétrer le labyrinthe mental de deux autres grands écrivains jaloux et homosexuels de son temps, Gide et Cocteau, qui ouvrent une perspective différente de celle de Proust.

La première partie de ce volume examinera de près les formes, les fonctions et les origines de la jalousie dans l'œuvre de Proust. Isabelle Serça nous introduira d'abord à l'histoire et aux significations du terme de *jalousie*. Elle se penchera ensuite sur le discours du narrateur, envisagé à la lumière de la figure barthésienne de la « loquèle ». L'analyse de ce discours *de* la jalousie sera suivie par celle du discours *sur* la jalousie que tient le narrateur et qui se révélera être un discours clinique, conformément au but poursuivi par Proust, dégager « les grandes lois » (IV, 618) dans une œuvre qu'il qualifie lui-même de « didactique », où la frontière entre roman et essai devient incertaine. Jean-Marc Quaranta nous ramène dans le deuxième article à la source même – ou à l'une des sources – de la jalousie proustienne dans la vie de l'auteur. Les détails d'un épisode de la vie commune de Proust avec le principal modèle d'Albertine, Alfred Agostinelli, expliquent certains changements dans le manuscrit du roman. Un voyage à Cabourg en août 1913 qui suscite la jalousie de Proust et qu'il interrompt probablement pour cette raison non seulement inspirera un épisode de *Sodome et Gomorrhe*, mais laisse également des traces sur les épreuves de *Du côté de chez Swann* que l'auteur était en train de corriger, enrichissant les « petits faits très importants

qui resserrent autour du pauvre Swann le nœud de la jalousie<sup>1</sup> ». Rainer Warning se concentrera ensuite sur la fonction que la jalousie remplit dans l'organisation du roman et sur la manière dont elle détermine le discours narratif. De la lecture du « roman d'Albertine » se dégagera le processus par lequel la jalousie ouvre de nouvelles perspectives et devient la base d'un changement de focalisation de l'épistémologie à l'esthétique, et à une esthétique moderne. Pour clore cette première partie, Daniele Garritano interrogera le rôle épistémologique et esthétique de la jalousie. Son article montre que la jalousie se nourrit d'une tension entre voir et lire, dans la mesure où le sujet jaloux aimerait voir mais est forcé de lire des signes qui, au lieu de fournir une connaissance certaine, n'offrent que des lectures possibles.

Les articles de la seconde partie proposent une série de portraits de la jalousie avec ses différents visages. Philippe Chardin s'intéresse aux rôles changeants que la jalousie fait jouer à Swann et au narrateur dans *Du côté de chez Swann*. Si la petite trilogie que ce premier volume contient sert de première exposition des lois paradoxales de la jalousie qui seront développées par la suite, il faut également remarquer que les souffrances qu'elle cause connaissent ici encore des limites et l'article en propose une explication. Mina Darabi Amin interprète ensuite la jalousie de Swann à la lumière du concept deleuzien de « bêtise ». Les efforts pour prouver l'infidélité d'Odette avec des moyens rationnels poussent Swann paradoxalement vers l'irrationnel. La « faculté pitoyable » de la bêtise s'empare donc de lui, mais Deleuze nous rappelle que cette même faculté a le pouvoir potentiel de devenir « royale », et c'est le chemin que suivra le narrateur, qui se révélera capable de se servir de l'expérience de la jalousie pour une transition vers la créativité artistique. Áine Larkin, quant à elle, se tourne vers les objets qui deviennent pour le jaloux ou la jalouse des indices matériels de l'infidélité de l'être aimé, tels une bague, une lettre, une photographie. Tout en élucidant la signification de ces objets intimes dans le roman, l'article retrace leurs chemins pour montrer comment ils circulent dans le récit et enrichissent l'intrigue en stimulant la jalousie. Enfin, Yasmine Richardson introduit la perspective d'un concept que la *Recherche* et ses jaloux en particulier semblent bien illustrer mais pour

1 Marcel Proust, *Correspondance*, texte établi et annoté par Philip Kolb, 21 vol., Paris, Plon, 1970-1993, t. 12, p. 265. Abrégé désormais en *Corr.*, suivi du numéro du volume en chiffre romain et du numéro de la page en chiffres arabes.

lequel la langue française n'a pas un terme unique : en anglais, on dirait « *awkwardness* ». Ce mot combine la référence à l'acte maladroit avec la référence à son effet sur la psyché, le sentiment de gêne. Si le sujet jaloux se retrouve inévitablement dans des situations qui produisent cet effet, ces mêmes erreurs se révèlent être les seuls moments qui mènent les jaloux plus près de la vérité recherchée, qui ne peut être retrouvée grâce à une investigation systématique mais seulement rencontrée par hasard, grâce à des faux pas qui nous font trébucher sur elle.

La troisième partie revisite la question classique de la relation entre amour et jalousie et de la possibilité de leur coexistence. Stéphane Chaudier ouvre cette section par la contestation de l'identification entre les deux phénomènes chez Proust. Plutôt que d'exiger du lecteur qu'il accepte toutes les affirmations du narrateur, le roman l'invite à faire la distinction entre compréhension et approbation. Entre la tragédie et la comédie dont la jalousie brouille les frontières, on se retrouve face à une complexité qui demande de la subtilité de la part du lecteur et qui a trait non seulement à la psychologie et à l'esthétique mais aussi à l'éthique. L'article de Donatien Grau analyse ensuite le cas d'une relation amoureuse dans le roman que l'on oublie trop facilement mais sans laquelle l'image de l'amour proustien ne saurait être complète : celle de Mme de Villeparisis et de M. de Norpois. Tandis que pratiquement tous les autres amoureux finissent par souffrir, ces « vieux » illustrent la possibilité d'un amour et d'une relation harmonieux à long terme et sans aucune trace de jalousie. En comparant ces deux figures aux amoureux jaloux, l'article décèle une explication possible à ce contraste et réaffirme la possibilité de l'amour sans jalousie chez Proust. Christina Kkona clôt cette partie avec une réflexion sur les effets antagonistes de la jalousie. Elle distingue notamment l'amour jaloux de la jalousie amoureuse : si celui-là incite l'amoureux à croire à l'être aimé, celle-ci éveille ses soupçons – de là l'oscillation du jaloux entre lucidité et crédulité. Tandis que l'amour jaloux s'appuie sur la similarité entre le sujet et l'autre, la jalousie amoureuse est née de leur différence. L'article démontre comment les deux côtés se rejoignent dans l'expérience de Swann et du narrateur.

La quatrième partie propose une perspective historique en s'intéressant aux sources littéraires de la jalousie proustienne et à d'autres auteurs de l'époque de Proust ou postérieurs à lui mais qui se sont inspirés de son œuvre ou qui offrent simplement une représentation de la jalousie

différente de la sienne. Jennifer Rushworth remonte au Moyen Âge et à l'amour courtois pour y retrouver certains aspects du portrait proustien de l'amour et de la jalousie. Si le « roman d'Albertine » s'éloigne de ce modèle vers la modernité, les deux premiers volumes de la *Recherche* avec la passion du narrateur pour Gilberte et Mme de Guermantes en reprennent certaines conventions. De ce point de vue, Swann, par contre, se révèle ne pas être un modèle pour le narrateur puisqu'Odette n'a rien d'une muse poétique ni d'une dame de la noblesse. Audrey Giboux nous ramène ensuite aux moralistes du Grand Siècle et au début du xx<sup>e</sup> siècle pour examiner le portrait que Raymond Radiguet peint de l'amour possessif. L'article analyse la manière dont l'image de la jalousie, dont les moralistes avaient déjà montré les paradoxes, se métamorphose – et se modernise peut-être – dans *Le Diable au corps*, le premier roman de cet auteur qui a disparu trop jeune. Avec Maja Vukušić Zorica, nous découvrons par la suite les rivalités durables entre Gide et Cocteau où la jalousie suscitée par le jeune Marc Allégret se mêle à des jugements portés sur l'œuvre littéraire de l'autre. En même temps, les deux auteurs jettent une lumière différente de Proust et sur les relations homosexuelles et sur la part de la jalousie dans l'amour dans la mesure où celle-ci est considérée comme un signe de faiblesse et un risque d'effémination qui sont à éviter.

Les deux derniers articles de cette partie traitent des nouveaux romanciers. Thanh-Vân Ton-That se penche sur les liens entre la *Recherche* et *La Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet et montre que l'univers proustien hante l'écriture de celui-ci de plusieurs manières. L'article examine comment, dans les deux cas, la fascination envers les faits et les objets banals communique l'obsession du personnage, comment le regard du jaloux révèle le lien entre la scopophilie et la mort, et comment la répétition obsessive devient un exercice de style qui parle de l'effondrement des structures temporelles. Yona Hanhart-Marmor se concentrera sur *La Bataille de Pharsale* de Claude Simon, qui se réclame explicitement de l'influence de Proust sur son œuvre. Au-delà d'une analogie thématique entre la jalousie du narrateur proustien et celle du protagoniste simonien, l'article met en évidence que Simon a bien perçu l'analogie structurale existant dans la *Recherche* entre les rapprochements qu'opère entre des détails, des points chronologiquement ou spatialement très éloignés le personnage jaloux et le fonctionnement même de l'écriture romanesque, procédant elle aussi par recouvrements et rapprochements. Simon se sert

lui-même de la jalousie comme image de l'écriture, comme principe de composition et de structuration du roman.

Enfin, la dernière partie s'occupera des représentations cinématographiques de la jalousie. Candida Yates traite de l'image de la jalousie masculine dans *Un amour de Swann* de Volker Schlöndorff. En tenant compte du contexte socioculturel de la fin du xx<sup>e</sup> siècle et de la réception du film, elle interprète la figure de Swann incarnée par Jeremy Irons comme la manifestation d'une crise des masculinités occidentales. En même temps, elle pense que le flirt et la séduction émergent comme un mécanisme de défense qui se répand et se légitime à la fin du xx<sup>e</sup> siècle mais au prix de remplacer un réel rapprochement par une proximité virtuelle. Pour conclure, le dernier article du volume s'intéressera au film qui a été jugé être la représentation cinématographique la plus réussie de l'univers proustien, *La Captive* de Chantal Akerman. L'analyse des gros plans de visages et du rôle de la protagoniste féminine permet de déceler comment le film d'Akerman se distingue et s'éloigne d'abord du texte du roman proustien mais reste fidèle à son esprit même bien au-delà du sujet de la jalousie qui en fournit l'occasion et la matière première. Plutôt que d'une fidélité à l'histoire qui risque de rester superficielle, la cinéaste a choisi de suivre l'esprit proustien qui, au lieu d'exiger jalousement une adhérence complète – mais impossible – à la lettre de son œuvre, sait offrir à ses lecteurs la liberté qui leur permet de l'aimer.

Erika FÜLÖP  
Université de Hambourg